

Media IV. (Dialogues)

Le dialogue est ce processus par lequel des informations emmagasinées dans des diverses mémoires sont synthétisées pour devenir une information nouvelle. Quels sont les media qui servent à ce processus? La question peut être formulée par deux manières: (a) Quels media servent effectivement aux dialogues, et (b) lesquels peuvent être employés dialogiquement? La formulation (b) provoque une réponse surprenante: les media techniques ont été conçus, originellement, comme moyens dialogiques, et la radio et la TV en sont des exemples. L'usage discursif du radio était inconcevable au temps de son invention, et on croyait avoir construit un téléphone sans fils. Et quant à la TV, les inventeurs pensaient avoir possibilité le dialogue audiovisuel illimité. La transformation des media techniques en mass media discursifs n'est donc pas une conséquence de leurs propriétés techniques, mais des décisions de leurs propriétaires. C'est pourquoi la formulation (a) de la question permet une réponse assez claire: nos dialogues se passent, à présent, presque exclusivement par des moyens pré-techniques, comme ce sont les cafés, les clubs, les salles de réunion, et l'utilisation dialogique des moyens techniques, comme c'est le cas des walkie-talkies, des vidéos ou des magnétophones est l'exception. Ceux qui contrôlent les moyens de communication n'ont pas l'intérêt de franchir la révolution communicationnelle aux dialogues.

Le propos de cet exposé n'est pas l'analyse de ce fait. Des considérations futures seront réservées à la discussion de la situation dans laquelle nous dialoguons archaïquement comme au temps de Rome, (sauf dans le système téléphonique et dans la Poste), tandis que nos discours se servent des méthodes les plus avancées de la technique. Il faut réserver du temps à une telle discussion, car il est clair que tout espoir d'éviter le totalitarisme massifiant par programmation discursive réside dans une ouverture des media techniques aux dialogues. Mais avant de pouvoir faire une telle analyse, il faut saisir l'essentiel du dialogue, ce qui est le propos aujourd'hui.

Nous dialoguons toujours à peu près comme les Anciens, dont le médium dialogique le plus important était la place du marché. Mais cette affirmation est une négation de soi-même: la place du marché ne nous est plus accessible. Pour deux raisons: La révolution industrielle a fait éclater les villages et les petites villes dont la place du marché était le centre. La concentration dans les métropoles et la dissémination dans les banlieues ne sont pas des structures qui permettent le dialogue sur le marché. Et la révolution communicationnelle a fait envahir les succédanés du marché, (les foyers, les maisons de culture, les salles de fêtes, etc.), par des media discursifs qui coupent le dialogue. Les haut-parleur

les juke-boxes, les écran de cinema et de Ty omniprésents détournent le propos dialogique de tels institutions. Car une des fonctions les plus importantes des mass-media est d'être, tout comme les drogues, "habit-forming": on ne peut plus se passer d'eux. On ne peut plus supporter le silence de la solitude: il y a toujours le transistor. Et quand on prétend de vouloir dialoguer, (comme aux cafés, aux fêtes ou aux campings), on y va en réalité pour recevoir des discours, (lire des journaux ou écouter la radio). C'est pourquoi nous ne dialoguons pas tout à fait comme les Anciens: nos dialogues se passent contre un bruit de fond des discours.

Nous disposons, à présent, de deux structures dialogiques: du cercle et du réseau. Dans le cercle les participants au dialogue se trouvent réunis autour d'un centre vide, dans lequel l'information nouvelle à être produite sera posée. Des exemples sont la place du marché, la table ronde, le parlement et le laboratoire. Le centre vide, l'aspect caractéristique de cette structure, est conçu, selon le cas, comme consensus, comme raison d'Etat comme hypothèse opératoire, etc. Dans le réseau tout participant au dialogue en forme un centre, et la synthèse de la nouvelle information se fait par diffusion dans le domaine du réseau entier. Des exemples sont la Poste le téléphone, la vidéo, les systèmes d'ordinateurs. Les réseaux sont des media techniquement évolués, les cercles des media traditionnels. La différence structurelle décisive est le fait que les réseaux sont des structures plus ouvertes que les cercles. Il est évident que le dialogue en cercle ne peut plus jouer le rôle dominant qu'il avait dans le passé: les media discursifs l'absorbent à présent pour s'en emparer ou pour l'anéantir. L'espoir d'une opposition effective aux media discursifs est dans une élaboration disciplinée des réseaux dialogiques. C'est cela le défi: les réseaux sont là, et tout amphithéâtre est un réseau virtuel.

Il est vrai que le dialogue en cercle ne fonctionne pas de la même façon du dialogue en réseau. Si le futur réussira à éviter la domination totalitaire du discours, et si le dialogue se re-instaurera, ça sera sûrement le dialogue en réseau. Cela imposera une reformulation de toutes nos catégories traditionnelles du dialogue. Par exemple: la catégorie "politique", qui est une catégorie dialogique, ne sera plus la traditionnelle, c'est à dire: si le futur évitera la dépolitisation totalitaire, la politisation future ne sera pas, sûrement, la nôtre, mais elle aura une structure non encore imaginable. Néanmoins il y a, dans la structure du cercle comme dans la structure du réseau, l'essentiel du dialogue: l'élaboration des informations nouvelles. Et comme le cercle est la structure que nous connaissons beaucoup mieux que le réseau, il peut servir ici comme modèle pour l'analyse du dialogue tout court. Et comme la place du marché est le cercle dialogique par excellence, on a choisit le marché comme modèle.

Le marché grec, l'agora, qui est le centre du village, de la polis, est à la fois le lieu et un des thèmes de la réflexion philosophique socratique. Il est donc une des racines de notre pensée. Il s'agit d'un endroit qui sert à l'échange. Les habitants du village y échangent des objets, et des gens de dehors y arrivent pour échanger des objets avec les habitants du village. Il s'agit donc d'un cercle relativement ouvert. Des objets arrivent par voiture, par bateau, et sortent vers des horizons non définis. Néanmoins: la place du marché, cet "espace politique", cette "république" au sens exacte du terme, n'est pas un espace ouvert ~~comme~~ comme c'est, par exemple, un port. (Quoique le port grec soit, lui aussi, un cercle, comme on peut le voir à Marseille). Car le droit de participer activement à l'échange est limité. Par exemple: les femmes, les esclaves et les barbares n'ont pas ce droit. Les Anciens sont convaincus, et Platon le formule de la façon la plus claire, que la limitation de l'espace public est une nécessité, et que, sans une telle limitation, il n'y aura pas de dialogue. Si les esclaves pouvaient participer de l'échange, cela ne serait pas une "libération des esclaves", mais la transformation de la société entière en masse d'esclaves. Une telle conviction est en désaccord avec les conceptions politiques modernes, et c'est pourquoi elle nous choque. Mais elle ressort nécessairement de la conception du dialogue maintenue par les Grecs. Et il faut admettre le suivant: la vision d'une masse d'esclaves par pénétration illimitée de l'espace public est une vision prophétique:

Le marché est entouré par des maisons privées, (oikai), dans lesquelles domine l'ordre privé, (oikonomia). C'est à dire: l'ordre de la répétition éternelle. Les femmes et les esclaves font des choses pour les consommer et consomment des choses pour pouvoir les refaire. C'est l'ordre du travail et du repos, du jour et de la nuit, de la semence et de la récolte, de la naissance et de la mort. L'ordre de l'absurde. Mais il y a un sens dans cet ordre: il permet au maître de la maison de pouvoir consommer sans travailler. Grâce à l'ordre économique le maître de la maison est libre de faire des choses immédiatement inutiles, et de quitter la maison pour échanger ces choses sur le marché. C'est dans ce sens que pour les Anciens l'économie est la base de la politique, et l'esclavage est la base de la liberté. Parcequ'il y a des femmes et des esclaves, l'espace politique de la place du marché, c'est à dire la liberté, est devenu accessible au maître de la maison.

La vie du maître obéit à un rythme différent de celui de l'esclave. L'esclave obéit au rythme de l'animal, (zoón oikonomikón), car il dort pour travailler et travaille pour dormir, mange pour digérer et digère pour manger, et naît pour mourir et renaît dans ses enfants. Mais le maître obéit au rythme de la manufacture, (techné), qui a la forme d'une flèche

(biós), car il n'y a pas de répétition, mais de vols vers un but. La vie du maître est un "biós politikós". Elle consiste de phases linéaires qui commencent par le choix d'un matériau pour une forme spécifique, (par exemple: de l'argile pour un vase), et finissent par la perfection de l'oeuvre. Après cette perfection, le maître a le loisir, (scholé), pour contempler le vase et y reconnaître la forme idéale, (theoria). Une telle contemplation théorique est le but de la vie politique, et les phases productives de la vie sont donc seulement une méthode pour atteindre le loisir. Contrairement à notre morale de production ces phases sont conçues négativement comme manque de loisir, (ascholiá).

Pendant son loisir le maître peut quitter l'espace privé de sa maison, (son "idiotía"), et pénétrer l'espace public du marché, c'est à dire il peut devenir citoyen. Sur le marché il rencontrera d'autres citoyens qui se promènent aussi oisivement comme lui-même. C'est pourquoi la politique, le loisir et l'école sont presque des synonymes, (scholai). Ils sont le contraire du repos, qui est privé, idiotique, car ils sont inutiles. Chaque citoyen peut, s'il le veut, apporter l'oeuvre qu'il vient de finir, pour le montrer aux autres, (le publier). Le propos de la publication, c'est à dire de l'exposition de l'oeuvre à partir de l'espace privé dans l'espace public, est la comparaison de l'oeuvre avec d'autres oeuvres. Cette comparaison est un échange. Pendant l'échange on constate combien l'oeuvre vaut par rapport aux autres oeuvres. Cette constatation de la valeur de l'oeuvre, de sa "norma", équivaut à la découverte de la forme derrière l'oeuvre, et ~~à~~ la comparaison entre l'oeuvre parfaite et sa forme. La philosophie grecque n'est pas d'accord quant à la réalité des normes ainsi découvertes, si elles sont des "mères éternelles" comme chez Socrate, ou des résultats de l'échange, comme chez les sophistes. Mais en tout cas: la normalisation par échange, (ce que les Romains appelaient plus tard la "legislatio"), fournit les directives pour tout jugement de valeurs, donc pour piloter les affaires, (kybernein). C'est la découverte des lois.

L'aspect décisif d'un tel processus dialogique n'est cependant pas son climat de loisir théorique, ni la publication du privé, ni la normalisation grâce à laquelle on découvre des valeurs pour pouvoir gouverner. Encore plus important est le dévoilement de la vérité, (aletheia). Cette fonction épistémologique du dialogue est toujours reconnaissable pour nous, malgré notre incapacité d'accepter, comme le font les Grecs, que les idées sont des données éternelles cachées derrière les apparences, et découvrables par le dialogue normalisateur. Car pour nous, comme pour les Anciens, normaliser n'est pas, nécessairement, trouver le dénominateur commun plus petit de tous les participants du dialogue. Normaliser peut être aussi trouver une information nouvelle dans laquelle sont synthétisées, par saut et sur un niveau plus élevé, les informations partielles échangées pendant le dia-

logue. Donc, pour nous comme pour les Anciens, la normalisation peut aboutir à la découverte d'une vérité nouvelle. En effet, ce caractère dialectique du dialogue est la justification de la vie politique: par l'échange des opinions, (doxai), nous nous approchons toujours de la vérité. La politique est donc, au fond, la méthode dialogique pour surmonter, par étapes, toutes les opinions et pour atteindre la sagesse, (sophia). C'est la raison pourquoi Platon exigeait que, dans la polis utopique, les philosophes soient rois.

Ce qu'on échange sur le marché sont des formes plus ou moins réalisées dans un matériau qui n'est pas nécessairement "matériel", c'est à dire: des oeuvres, matérielles ou non. Ces formes sont, dans la terminologie communicologique, des "codes". "Normaliser" c'est, dans la terminologie communicologique, traduire d'un code à un autre, (échanger des vases pour des souliers, des idées d'une cosmovision pour les idées d'une cosmovision différente). Et dans la terminologie grecque les formes plus ou moins réalisées, c'est à dire: les formes qui informent et ordonnent les objets à être échangés, sont des "logoi". "Logos" est souvent traduit par "mot" ou "parole", mais c'est au sens de "parole comme élément d'un code, d'un langage" que le terme "Logos" doit être compris. C'est pourquoi il s'agit dans l'échange sur le marché d'un "dia-logos", dont le but est découvrir la vérité par la méthode logique. Et je pense que c'est cela l'essence du dialogue.

Si on considère le marché grec comme modèle de nos media dialogiques on ne le reconnaîtra pas facilement dans les dialogues de la masse réceptive, (dans les campings, les réunions dites politiques et sociales etc.). Car il y manque le climat du loisir théorique, la publication des oeuvres préalablement élaborées, et surtout la recherche de la vérité. Mais on reconnaîtra le modèle dans les dialogues de la dite "élite", (dans les laboratoires scientifiques, les dialogues entre artistes, les réunions des administrations d'entreprises etc.). On pourrait donc croire que nous nous trouvons toujours dans la situation ancienne: une masse d'esclaves qui vit dans le rythme de l'économie, (la société de consommation), et une élite de maîtres, (artistes, techniciens, théoriciens), qui vit politiquement dans le dialogue. Le seul résultat de la révolution communicologique serait, selon une telle vision, la perfection de méthodes pour mieux irradier les informations élaborées dialogiquement au niveau de l'élite, et donc une manipulation plus parfaite de la masse des esclaves par l'élite des maîtres. En somme: on dirait, selon une telle vision, que la révolution communicologique a transformé les discours, mais qu'elle a laissé les dialogues plus ou moins inchangés.

Une telle vision serait une erreur. Les dialogues de l'élite actuelle sont aussi éloignés du modèle grec que ne le sont les dialogues de la masse actuelle. Les deux sont constamment irrigués par des discours

omniprésents. Il n'y a pas de vrais dialogues dans la masse pour une raison nouvelle, laquelle est une conséquence de la révolution communicologique: tout participant de la masse receptrice dispose de la même information que tout autre, et où il y a identité d'information, tout échange dialogique devient bavardage. Et il n'y a pas de vrais dialogues dans l'élite, malgré les apparences, car l'élite ne dispose plus d'une place du marché, d'un vrai espace publique, politique. Les dialogues se passent dans des coins dispersés, souvent plus ou moins secrets et inaccessibles, et ils sont codifiés dans des codes de plus en plus hermetiques. La révolution communicologique a eu pour conséquence la spécialisation des dialogues élitaires ce que veut dire leur dépolitisation. Et les dialogues non-politiques ne sont pas des vrais dialogues au sens grec du terme.

Notre situation est donc la suivante: au niveau de l'élite la révolution communicologique a transformé le dialogue en multitude de circuits fermés spécialisés et difficilement communicables les uns avec les autres, et au niveau de la masse elle a transformé le dialogue en bavardage. Le résultat est surprenant: comme tout participant d'un dialogue spécialisé peut élaborer des informations nouvelles seulement dans le domaine de sa spécialisation, il est réduit, dans tous les autres domaines, au rôle d'un receptrice des messages discursifs. Il n'est donc pas un "homme politique" au sens grec, mais un esclave: il participe de la vie économique, de la société de la consommation, sauf quand il s'agit de sa spécialisation. Et cette spécialisation est, elle-même, une fonction de la vie économique. Donc: du point de vue grec, notre société est une masse d'esclaves dans laquelle il n'y a pas d'espace publique, de dialogue. Il n'y a pas de loisir au sens de contemplation, il n'y a pas de valeurs, il n'y a pas de recherche de la sagesse. Tout participant de notre société est programmé dans sa vie idiote par une "doxa" quelconque, et les programmeurs des diverses orthodoxies et hétérodoxies sont des spécialistes et d'autres idiots pareils.

Mais le point de vue grec n'est pas le seul possible par rapport à notre situation. Non seulement pour une raison évidente: les Grecs ignoraient la structure de réseau pour le dialogue, (ils n'avaient pas de téléphone, et le courrier fonctionnait mal dans l'antiquité, malgré les épistoles de St. Paul). Mais aussi parce que les Grecs ignoraient, curieusement, un aspect décisif du dialogue: la reconnaissance d'autrui, le "tu". C'est un aspect qui était le thème central de la réflexion juive, de la Bible. Et il sera le thème de la conférence suivante.